

Les enfants de la promesse

Comme nous entrons dans le temps de l'Avent, nous nous préparons à fêter la naissance de Jésus Christ. Cette naissance décisive dans l'histoire des Alliances entre Dieu et les hommes a été l'objet d'une longue préparation que l'Ancien Testament prélude. L'enseignement de l'Eglise et des Ecritures comporte une particularité fondamentale, sans laquelle nous ne pouvons pas comprendre la logique de l'histoire du salut. Cette logique est très particulière : des événements passés annoncent des réalités futures. C'est ce qu'on appelle la prophétie. Certains verront dans les prophéties les élucubrations d'hommes illuminés, un peu fêlés ou exaltés qui pronostiquent des choses à venir. Dans l'ouvrage de référence, « l'étoile mystérieuse », on voit un prophète écumer les rues de Bruxelles en frappant d'une cuiller en bois une casserole et brailler que la fin est proche. Il vient même hanter les rêves de Tintin. La Bible est plus sérieuse que Georges REMI, alias Hergé, et considère dans un acte de foi que Dieu parle dans le présent tout en regardant l'avenir. Cela lui est bien « naturel », puisqu'étant le maître du Temps et de l'histoire, il lui est loisible de laisser des traces anticipatrices de ce qu'Il a voulu réaliser dans les siècles des hommes. Le Christ Jésus est la réalisation de ces préparations. Celles-ci sont constituées d'oracles que les prophètes, au nombre desquels nous comptons les plus prestigieux, Isaïe, Jérémie, Zacharie, Daniel, et j'en passe. Elles sont aussi parfois cachées dans l'existence d'hommes qui ont marqué l'Ancien Testament et c'est au travers des péripéties de leur vie que certains aspects du Christ sont déjà perceptibles. Ils ne parlent pas de prophéties, mais leur histoire personnelle en est une. Chers amis, c'est aujourd'hui de ces personnages, choisis parmi la multitude de ces ancêtres dans la foi que je vais vous parler. Mes choix sont un peu arbitraires. Cependant certains aspects de leur vie attireront votre attention et vous constaterez qu'ils évoqueront des traits que nous reconnaissons dans la personne de Notre Seigneur Jésus Christ.

Permettez-moi de vous les présenter. Je vous parlerai aujourd'hui d'Isaac, de Joseph, de Samson. Comme ils nous parlent par avance de Jésus, je vous propose de les nommer « les enfants de la promesse ».

Isaac

Abraham est déjà vieux quand Dieu l'appelle pour quitter Aram, Térah son Père, et le clan dont il est issu, venu des confins du Golfe persique, d'Ur en Chaldée dont il est issu. L'appel d'Abraham consiste dans une transhumance vers le sud vers le pays que Dieu lui indiquera. Abraham ne connaît pas le lieu de destination, qui aurait pu tout aussi bien être au Nord, à l'Ouest ou à l'Est. Il se dirige, accompagné de sa femme Sarah, de ses bergers et de ses troupeaux, ainsi que de son neveu Lot vers le Sud. Nous savons que son voyage l'amènera quelques centaines de kilomètres au sud, dans l'actuel Israël. Il aurait tout aussi bien pu aller plus loin si Dieu le lui avait demandé, soit vers les terres arides de la Péninsule arabique ou le long du Nil en plein cœur de l'Afrique. Nous sous-estimons souvent cette indétermination qui rend le voyage d'Abraham aussi mystérieux que périlleux. « Va vers le pays que je te montrerai » : Dieu ne donne pas une vision de ce pays à

Abraham, comme on nous donne une carte pour nous informer des lieux étrangers où nous nous rendons. Il entre dans un monde inconnu, loin des assurances que procure l'appartenance à un clan et à une terre connue. De plus, Abraham est vieux, puisqu'il a déjà 75 ans, un âge où la plupart des gens jouissent de leur retraite, à cultiver les jardinières de leur balcon ou à faire des croisières où l'inconnu est largement compensé par un service tout compris qui leur assure le confort qu'une vraie migration n'apporte pas. Le problème se double du fait qu'il n'a pas d'enfant. Sarah et lui-même sont stériles. Cela signifie qu'aucune assurance ne leur est donnée que quelqu'un pourvoira à leurs besoins quand la sénilité les rendra dépendants. Ils n'ont pas cotisé et n'ont droit à aucune pension de retraite. Cette histoire nous est bien connue, ainsi qu'aux Juifs, et nous laisse peser la prise de risque radicale qu'il prend.

Dieu fait une promesse non seulement d'une terre, mais aussi d'une descendance. Celle-ci paraît impossible puisque le grand âge d'Abraham et de Sarah exclut raisonnablement que cette dernière puisse concevoir. Cela est d'autant plus vrai que la naissance d'Isaac se réalise contre toute espérance : quand Abraham a 100 ans, quand Dieu corrige la tentative d'une descendance par la servante de Sarah, Agar, quand celle-ci donne à Abraham Ismaël comme premier fils. Ne vous étonnez pas : l'âge paraît improbable et peut-être que la Bible exagère puisque Sarah plait au Pharaon d'Egypte par ses attraits. Les chiffres ronds peuvent avoir plus séduit les écrivains bibliques que la réalité des faits. Et pourquoi Sarah presse-t-elle son mari de s'unir à une servante ? Probablement Sarah a-t-elle voulu qu'un héritier assure la continuité et la sécurité de leur vieux jours ; peut-être a-t-elle voulu que la promesse de Dieu s'accomplisse en dépit d'elle-même. Comme dit Sherlock Holmes, quand toutes les possibilités raisonnables ont été écartées, il faut se résoudre à l'improbable ou à l'impossible...

La naissance d'Isaac est donc improbable, humainement impossible, inattendue, autant que le sera à un autre degré celle de Jésus. Il constitue ce premier maillon, très fragile qui relie Abraham à sa descendance promise. Il est fragile car très vite, va apparaître une première menace, certainement exagérée par Sarah, à savoir que le fils premier né de son mari, Ismaël pourrait vouloir à l'âge adulte le supplanter pour prendre la place d'héritier. Sarah fera expulser Ismaël et sa mère, Agar, avec cette crainte cruelle qui doit condamner Agar, soit à l'errance, soit à la mort, pour écarter la menace qu'il constitue et qu'elle redoute. La peur rend les gens souvent injustes, et les héros bibliques n'y échappent pas ...

C'est le chapitre 22 du livre de la Genèse qui nous offre une vision emblématique du rôle d'Isaac. Un emblème porte des symboles qui sont si caractéristiques, qu'on peut les reconnaître quand ils réapparaissent sur quelqu'un d'autre. Rappelez-vous, plusieurs années après la naissance d'Isaac, Dieu appelle Abraham : « Abraham, Abraham ». Il lui enjoint d'emmener son fils, d'aller à trois jours de marche vers le lieu qu'Il lui indiquera et de sacrifier « son fils, son bien-aimé, son unique, Isaac ». L'ordre ne comporte pas d'ambiguïté et Abraham ne peut pas tergiverser ou opposer à Dieu qu'il a mal compris. Or donc il part avec Isaac, deux jeunes hommes et un âne. Je précise ici que le mot « jeune homme » se dit en hébreu Naar, et qu'il s'applique aussi à Isaac. Celui-ci n'est donc plus l'enfant ou l'adolescent qu'on représente souvent sur les tableaux classiques. Il est tout à fait capable de supporter une marche de trois jours, ou alors de fuir ou de se défendre contre un vieillard dément qui voudrait le tuer dans un coup de folie. Voici que cette petite troupe s'arrête au pied de la

montagne Moryah (ou littéralement « vu par Dieu », avec l'idée de providence). Abraham demande aux deux serviteurs de les attendre, Isaac et lui-même, jusqu'à leur retour. Cette recommandation est étrange : soit il s'agit d'un subterfuge pour tenir à l'écart les serviteurs et les empêcher d'intervenir ; soit il s'agit d'une phrase prophétique par laquelle Abraham affirme que quoi qu'il puisse arriver, Isaac et lui-même reviendront tous deux après s'être prosternés. Le récit nous est bien connu : Isaac interroge son père sur l'absence d'agneau pour le sacrifice. Plusieurs éléments sont étonnants : d'abord l'abandon d'Isaac à la volonté de son père. Le texte insiste sur leur unité (« tous deux », « ensemble ») et narre comment il ne lui oppose aucune résistance. Le « sacrifice d'Abraham » devient le « sacrifice d'Isaac ». Quand Abraham s'apprête à immoler Isaac, l'ange retient sa main. L'hébreu fait un jeu de mot entre le mot « ange » et « couteau » qui comporte les mêmes lettres. Les phrases de l'ange démontrent qu'Abraham était réellement disposé à sacrifier son fils et que sa crainte de Dieu était avérée. La mise à l'épreuve ne concerne pas seulement le détachement d'Abraham à l'égard de son fils. L'épître aux Hébreux commentent l'acte de foi d'Abraham comme une reconnaissance de la résurrection. En effet Abraham obéit également à deux paroles de Dieu. La première est que sa descendance procèdera d'Isaac. La seconde est l'ordre d'immolation d'Isaac. Ces deux paroles produisent des effets absolument incompatibles : Isaac est à la fois mort et vivant si on veut les tenir toutes deux. Abraham et Isaac, l'un et l'autre, savent que d'une manière ou d'une autre, un dépassement de la mort aura lieu sur le lieu du sacrifice. L'évènement n'aura, 17-19 : « pas lieu, il sera interrompu par l'ange et un bélier de substitution prendra la place.

He 11,17-19 : « 17 Grâce à la foi, quand il fut soumis à l'épreuve, Abraham offrit Isaac en sacrifice. Et il offrait le fils unique, alors qu'il avait reçu les promesses

18 et entendu cette parole : C'est par Isaac qu'une descendance portera ton nom.

19 Il pensait en effet que Dieu est capable même de ressusciter les morts ; c'est pourquoi son fils lui fut rendu : il y a là une préfiguration. »

Cette représentation dramatique reflète un autre sacrifice, qui se substituera à celui d'Abraham et d'Isaac, celui que le bélier annonce. Cet ovin, animal de substitution, évoque l'agneau de Dieu qui sera sacrifié, Jésus Christ. Lui et son Père trouvent déjà un reflet dans l'attitude d'Isaac et d'Abraham. L'épreuve décrite dans ce chapitre 22 nous frappe par sa cruauté non réalisée et le fait qu'elle affleure avec le fanatisme le plus insupportable non accompli. Elle cherche à susciter chez Abraham une prise de conscience et un progrès dans la foi, par lequel il passe d'une foi sur les choses temporelles à une foi qui dépasse les frontières de la mort. Quand Jésus affirme en Jn 8,56 : « 56 Abraham votre père a exulté, sachant qu'il verrait mon Jour. Il l'a vu, et il s'est réjoui. » », on peut présumer que Jésus se réfère à l'épisode que nous venons de lire. Abraham comprend que ce n'est pas son fils qui sera sacrifié pour manifester sa mort, mais Jésus lui-même. D'une certaine manière, il voit déjà Jésus en Isaac et croit que l'épreuve que Dieu lui a infligée pour le faire avancer dans la foi, les hommes l'infligeront à Dieu en mettant son Fils unique en croix. Certaines vérités ne s'expliquent pas mais s'éprouvent...

Joseph

Joseph est un des petits-fils d'Isaac, fils de Jacob. Il appartient à la fameuse fratrie des 12 fils d'Israël. Il en est le onzième frère, mais le premier-né de Jacob et de Rachel. La fratrie est issue de 4 femmes différentes : deux sœurs, Léa la féconde qui en donnera 6, Rachel qui en donnera 2, Joseph et Benjamin, dont la naissance provoquera sa mort. Deux servantes, Bilha et Zilpa, attachées à chacune des sœurs, donnèrent chacune 2 fils. Joseph est l'aîné de la femme préférée de Jacob, mais le cadet de toute la fratrie. Jacob reporte sur lui cette préférence. Il n'est pas difficile de comprendre que cette famille tribale, fruit de la polygamie des patriarches de l'Ancien Testament, contient en elle-même les semences du drame qui touchera Joseph. Les frères se différencient selon leur mère et se rassemblent autour de leur père, ils se reconnaissent selon que leurs mères sont sœurs ou selon qu'elles sont servantes de l'une ou de l'autre. Cette famille polygame contient en elle tous les ingrédients des tensions et des jalousies à venir.

Jacob ne cache pas sa préférence pour Joseph. Il lui fait le présent d'une tunique chamarrée. Ce geste suscite la jalousie des frères aînés, majoritairement fils de Léa, et insinue le doute sur le principe du droit d'ainesse. De plus Joseph interprète les rêves, à commencer par les siens propres. Ceux-ci sont transparents et ils indiquent clairement que Joseph règnera sur ses frères : sa famille figurée en gerbe de blé se courbera devant lui, ou il apparaît comme le soleil devant lequel les autres, figurés en lune et étoiles, lui rendent hommage. Joseph n'a pas la prudence ou le réalisme pour ménager la susceptibilité de ses frères. L'un d'eux, Juda, est particulièrement virulent contre lui et envisage sérieusement à le supprimer. L'enjeu est celui de la succession et de la direction des biens patriarcaux.

Nous connaissons l'histoire de Joseph : la jalousie de ses frères l'a voué d'abord à la mort épouvantable dans le fangeux réduit d'un puit, puis sur l'initiative de Ruben pour le sauver, l'aîné des fils de Jacob, sa vente comme esclave à la caravane des Madianites. Nous savons comment il fut l'esclave de Putiphar, l'honnête haut fonctionnaire de Pharaon ; comment sa femme libidineuse voulut contraindre le bel Hébreu à coucher avec elle et comment elle l'a faussement accusé de viol ; comment il partagea la geôle de l'échanson et du panetier de Pharaon ; comment son talent d'interprétation des rêves l'a hissé aux plus hautes marches du pouvoir en prévoyant d'abord la réhabilitation de l'échanson, la famine à venir qui allait frapper l'Egypte et le Moyen Orient et comment il y remédia en préconisant la constitution de réserves alimentaires pour traverser les sept années de disette ; comment la foule de ses frères vinrent le solliciter sans le reconnaître pour leur livrer la pitance nécessaire ; comment il joua avec eux pour les contraindre à livrer Benjamin comme otage.

L'histoire de Joseph aurait pu être celle d'une vengeance cuite et recuite. Ses manœuvres ressemblent à celles d'un frère réprouvé et détesté, qui tel Edmond DANTE, devenant le riche conte de Montecristo, aurait lentement assouvi sa vengeance sur ses frères félons. La froideur apparente du premier après Pharaon joue implacablement sur les nerfs de ses frères avec le raffinement des haines raisonnées. Le dénouement de cette histoire est tout autre. La vengeance de Joseph devient l'occasion d'une prise de conscience de la part de ses frères. Ils réalisent par la pression que Joseph fait peser sur eux par l'intermédiaire de

Benjamin une vieille histoire dont ils furent les instigateurs et les protagonistes. Joseph leur fait éprouver au travers de la rétention de Benjamin un reflet de ce qu'ils lui ont infligé des années auparavant. Joseph est ému en voyant ce jeune frère :

Gn 43, 29-30 : « Joseph leva les yeux et aperçut son frère Benjamin, le fils de sa mère. Il dit : « Est-ce lui, votre plus jeune frère, celui dont vous m'avez parlé ? » Puis il ajouta : « Dieu te prenne en grâce, mon fils. Emu jusqu'aux entrailles à la vue de son frère, Joseph chercha en hâte un endroit pour pleurer. Il entra dans sa chambre et là, il pleura ».

L'émotion de Joseph pour ce jeune frère, qui lui était pratiquement inconnu, le frère en plein qui descend de sa propre mère, est poignante. Il évoque des siècles par avance le regard du Christ sur ses frères. Lui qui est né parmi nous, rejeté par ses frères par le péché, comme l'affirme le Concile de Trente, fait écho à l'émotion de Joseph. Le moyen terme est ce très beau psaume 117/118 où il est dit que « la pierre qu'ont rejeté les bâtisseurs est devenu la pierre d'angle ». Joseph rejeté par ses frères devient leur planche de salut parce qu'il se révélera à eux et les arrachera à la mort de la famine. Jésus, rejeté au Golgotha, devient celui qui nous sauve du néant et de la mort. Je vous invite à vous arrêter quelques instants sur les pleurs de Joseph, si humains dans la meilleure acception du terme.

Joseph n'en a pas fini dans le traitement qu'ils réservent à ses frères. Par la ruse d'une coupe prétendument volée, il arrache Benjamin à sa fratrie et contraint ses frères à affronter le chagrin de leur père Jacob à perdre une seconde fois un fils de sa femme préférée Rachel. Les ruses de Joseph portent leur fruit et tout au long de leurs rencontres, il amène ses frères à regretter leur crime. Ils pèsent le mal qu'ils ont commis, la peine qui est infligée à leur père Jacob/Israël. Leurs yeux se dessillent et ils constatent l'ampleur de l'injustice perpétrée contre Joseph.

La grandeur du récit apparaît quand la faute infligée à Joseph devient la cause de leur salut, quand ce dernier jette bas les masques et se révèle à eux. Le parallèle avec Jésus est troublant quand ce dernier apparaît à la résurrection à ses disciples. Il ne nourrit pas des pensées de vengeance, mais de paix : « la Paix soit avec vous ».

Gn 45,1-5 : « Joseph ne put se contenir devant tous les gens de sa suite, et il s'écria : « faites sortir tout le monde. » Quand il n'y eut plus personne auprès de lui, il se fit reconnaître de ses frères. Il pleura si fort que les Egyptiens l'entendirent, et même la maison de Pharaon.

Il dit à ses frères : « Je suis Joseph ! Est-ce que mon père vit encore ? » Mais ses frères étaient incapables de lui répondre, tant ils étaient bouleversés de se trouver en face de lui.

Alors Joseph dit à ses frères : « Approchez-vous de moi ». Ils s'approchèrent, et il leur dit : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour qu'il soit emmené en Egypte.

Mais maintenant ne vous affligez pas, et ne soyez pas tourmentés de m'avoir vendu, car c'est pour conserver la vie que Dieu m'a envoyé ici avant vous ».

Samson

Je finis ma causerie par cet étrange personnage qu'est Samson. Sachez-le : je n'ai aucune sympathie pour lui et estime qu'il est un parfait imbécile, prétentieux et insupportable. Son statut de héros dissimule mal sa médiocrité. Il est curieux dans un exposé comme celui que je fais, qui se veut édifiant, d'aborder de manière négative un personnage biblique sans l'estimer. Il faut que je m'explique.

J'ai retenu Samson car sa naissance est issue d'un couple stérile, Manoah et sa femme, et qu'il est, comme le sera Jean Baptiste et comme l'a été Isaac, un « enfant impossible ». Il est une haute figure des « Juges », à la fois guerrier, Nazir (c'est-à-dire consacré), et auteur de nombreux exploits, où l'on se demande toujours si ce n'est pas sa gloriole personnelle et un goût trop prononcé pour son exaltation qui prévaut. Son propre nom est éloquent : les consonnes principales sont les mêmes que dans le mot « Soleil » en hébreu, si bien que nous avons affaire à une personnalité irradiante et un peu étouffante.

Samson se laisse griser autant par les exploits qu'il accomplit contre les ennemis jurés d'Israël, les Philistins, que par son attrait un peu trop prononcé pour les femmes. L'une d'entre elles, la dernière et celle qui le perdra, Dalila, l'a tellement bien entortillé autour de son petit doigt, que combien même elle tente à plusieurs reprises de le livrer aux Philistins, il revient comme un toutou se vautrer sur son flanc.

Vous connaissez sans doute l'histoire : Samson est fantastiquement fort, à l'instar de nos super-héros, et pratiquement invincible. Le secret de sa force réside dans le fait qu'il est nazir et comme les nazirs n'ont jamais eu le fil d'une lame effleurer leurs cheveux, sa force est concentrée dans ses cheveux. Une belle chevelure donne une fière allure léonine, comme ce fut le cas pour Absalom, le fils de David. Pour ces deux personnages, leur chevelure causera leur perte. Nous savons que les super-héros ont un talent d'Achille : Superman craint la Kryptonite, David Banner cède à la colère pour devenir Hulk, Aïnakin Skywalker au côté obscur de la force pour devenir Darth VADOR... Samson trouve sa force dans ses cheveux et les lui ôter reviendrait à le séparer du talent que Dieu lui a confié.

Or donc, Dalila, à force de caresses et de persuasion, cherche à lui faire avouer l'origine de son pouvoir. Samson ment à chaque fois et au moment où, convaincus qu'ils ont enfin en leurs mains le moyen de le soumettre, les Philistins sont déconfits car Samson leur résiste et les massacre... Dalila est un poison, un opium et Samson est trop accoutumé et intoxiqué pour échapper à son emprise. Pourtant tout paraît évident : la trahison de Dalila, l'assaut des Philistins. Samson devrait fuir ses bras de sirène qui l'entraîneront inexorablement à sa perte. Pourtant il revient à chaque fois vers elle, avec l'assurance superbe de sa force et cette faiblesse pour cette femme traîtresse et toxique. Le récit biblique insiste bien sur les multiples tentatives de confession que Dalila essaie d'obtenir de son amant musclé, au point que leur lecture en devient lassante.

De guerre lasse, l'improbable se produit : Samson, - Est-ce par jeu, par défi, ou par qu'il ne peut plus que céder aux réclamations de Dalila ? -, crache le morceau et révèle la vraie origine de son pouvoir : il suffirait de lui couper les cheveux pour que sa force le quittât. Je suppose que dès le départ, il savait que cette femme lui serait fatale et qu'en ne s'extirpant pas à ses bras voluptueux, il se condamnait lui-même à sa propre déchéance. Après de nombreuses tentatives infructueuses, les Philistins tiennent enfin la vraie information qu'ils espéraient. Alors que Dalila, après avoir tondu son amant assoupi sur sa croupe généreuse, crie bataille, Samson sortant d'un sommeil lourd s'apprête à asséner à ses adversaires une raclée comme il l'a toujours fait. Las ! Samson, fabuleux héros d'Israël, est terrassé et comme prix de la vengeance, les Philistins lui crèvent les yeux.

Samson devient un trophée. Les Philistins l'exhibent pour détruire la légende qui l'entourait et prouver la suprématie de leur nation sur Israël. Samson est l'ombre de lui-même, un pantin relégué à tourner une meule dans une minoterie de Gaza. Il ressemble à ces âmes damnées que les Grecs ont décrits dans leur Tartare, condamnés à un tourment sans fin.

L'antipathique Samson devient maintenant pitoyable ; pitoyable, c'est-à-dire susceptible d'attirer la pitié. Le héros de jadis est une épave, presque un rebut maintenu en vie parce qu'il est le symbole vivant de la victoire remportée sur Israël. Autant que le Christ du chemin de la Croix, du chemin des douleurs. L'insupportable arrogance de Samson laisse place à son humiliation et c'est là qu'il devient le plus admirable. Un phénomène normal, mais négligé par les Philistins, se produit : les cheveux de Samson repoussent, et avec eux la force herculéenne qui habitait Samson lui revient.

La dernière scène de la vie de Samson a lieu dans le Temple de Dagon à Gaza. Le colosse hébreu est jeté en pâture à la moquerie de la foule, qui l'accable de sarcasme. Comme un vieux lion édenté que la vigueur a déserté, Samson n'inspire plus aucune crainte. L'avalissement de Samson n'est pas sans rappeler les outrages endurés par le Christ Jésus et les saillies assassines que la foule lui lançait quand il était sur la croix. La chute de Samson devient même le signe de la victoire du dieu païen Dagon sur le Dieu d'Israël. Il ne faut pas s'étonner de cela : dans la Bible comme dans l'Illiade, Dieu prend part au combat, comme les dieux prenaient parti pour les rois grecs emmenés par Agamemnon ou pour Troie. La défaite est apparente car Samson se fait conduire aux fondations mêmes du Temple de Dagon, au cœur même du culte étranger. Il semble ne pas avoir conscience d'avoir recouvré sa force puisqu'il adresse cette prière pathétique à Dieu :

Jg 16,28 : « Je t'en prie, Seigneur Dieu, souviens-toi de moi, rends-moi ma force encore une fois et que, d'un seul coup, je me venge des Philistins pour mes deux yeux. »

Et Samson de s'appuyer sur les deux colonnes porteuses. Et le temple de s'effondrer engloutissant les fidèles de Dagon au nombre de 3000, plus qu'il avait tué de Philistins durant toute sa vie.

Il est clair que le dénuement de l'histoire de Samson ne correspond pas réellement à la passion du Christ puisqu'il n'accomplit aucun salut, mais une vengeance. Pourtant un parallèle est possible. Tous deux subissent une passion et sont exposés aux yeux de tous comme des hommes de douleur, diminués dans leur prétention d'être pour le premier un Héros national, pour l'autre le Fils de Dieu. Tous deux pénètrent au cœur du territoire ennemi, comme les Hobbits du Seigneur des anneaux doivent se rendre sur la Montagne du Destin, en plein Mordor, pour annihiler le mal. Samson est dans le Temple de Dagon, Jésus dans les entrailles des Enfers ou Schéol pour de l'intérieur briser les portes de la mort, et la soumettre. Un cantique byzantin chante cela : « Le Christ est ressuscité des morts, vainquant la mort par sa mort, et à ceux qui étaient dans les tombeaux, il a accordé la vie ».

Conclusion :

Trois enfants de la promesse : vous auriez pu croire que j'allais tracer des parallèles entre la naissance ou l'enfance d'Isaac, Joseph et Samson avec Jésus. Cela aurait pu enrichir notre sens de la nativité et y découvrir des correspondances entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

En dépit de cela, je crois avoir tenu l'objectif d'une conférence d'avent. En effet ce temps ne nourrit pas seulement notre attachement à la crèche, mais nous fait entrer dans la dimension prophétique de notre foi. Les naissances particulières des trois personnages que j'ai choisis, marqués par la stérilité, les relient à la conception inattendue de la Vierge Marie. Mais c'est plutôt la force évocatrice de leur existence qui comme une ombre inversée semble déjà dessiner la silhouette à venir du Christ qui m'a intéressé. L'Avent nous habitue à voir dans les textes bibliques cette ombre et la fête de Noël nous met en présence du corps de celui qui l'a projetée.